Louis-Joseph-Cyprien Fiset

Choix de poèmes

Vertiges

Marc Aurèle De Foy Suzor-Coté (1869-1937), (s.t. / s.d.).

Louis-Joseph-Cyprien Fiset (1825-1898).

L'aurore boréale

Quand la nuit se fait belle au bord du Saint-Laurent,
Voyez-vous quelquefois au fond du firmament,
    Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs
    Leurs manteaux de phosphores ?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,

Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leurs jeux toujours nouveaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
De leurs essaims sans nombre,
À vos regards charmés se dérobant, soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin,
Ils s'effacent dans l'ombre.

Et vous, peuples heureux des bords du St-Laurent,
Quand la nuit vous verrez, au fond du firmament,
Courir les météores,
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés
Ces mobiles phosphores.

Les voix du passé

(Pour la fête de Saint-Jean-Baptiste)

I

C'est la fête du peuple, il la veut grande et fière !
La nature sourit à sa noble bannière ;
Le soleil annonce un beau jour !
Le Tout-Puissant exauce et la vierge qui prie
Et les bons citoyens offrant à la patrie
L'humble tribut de leur amour.

Que ne puis-je, en son nom, fixant tes destinées,
Ô Canada français, t'annoncer des années

De gloire et de félicité !
Que ne puis-je, de Dieu l'élu comme Moïse,
Mourir en signalant une terre promise
À ta nationalité !

Mais les temps ne sont plus où de divins oracles,
Aux peuples dévoyés, par d'éclatants miracles
Indiquaient un chemin tracé :
Aveugles, pour guider nos pas dans la nuit noire,
Écoutons, saisissant le fil de notre histoire,
Écoutons les voix du passé...

II

– « Peaux blanches, abordez sans crainte ce rivage,
« Oubliez parmi nous les périls du voyage
« À travers le grand lac salé :
« Nous vous offrons nos bois, nos fleuves, nos montagnes
« Et l'épi de maïs cueilli par nos compagnes
« Aux dents de perle, au teint hâlé.

« Partagez avec nous ! Dans nos vastes domaines,
« Le castor vit en paix avec les douces rennes
« Qui viennent boire à son étang ;
« L'esprit de feu qui brille au-dessus de nos têtes,
« En chef hospitalier, convie aux mêmes fêtes
« Le guerrier rouge et l'homme blanc.

« Soyez les bienvenus ! mais quand nos solitudes
« Se rempliront du bruit d'étranges multitudes
« Qui sur vos pas vont accourir,
« Laissez à nos enfants les signes de leur race,
« Leur vie errante et libre et leur pays de chasse,
« Nos os et notre souvenir !... »

III

Des siècles expirés franchissant les ténèbres,
Race éteinte, pourquoi, sur des tons si funèbres,
Viens-tu jeter dans nos festins,
Comme un reproche amer, l'hymne de l'espérance
Où, jadis, saluant l'étendard de la France,
Tu croyais charmer les destins ?

Viens-tu nous annoncer que l'espoir n'est qu'un rêve,
Que tout change ici-bas sans retour et sans trève,
Que tout sentier mène au néant ?
Qu'avec Tyr et Sidon, Babylone et Palmyre,
Des peuples, des héros, grands noms que l'on admire,
Nul n'échappe au gouffre béant ?

Que semblable au torrent de la marée avide,
Des enfants d'Albion l'invasion rapide
Nous fera sentir ses rigueurs ?
Que nos fils parleront une langue étrangère,
Que les traditions apprises de leur mère
Ne ferons plus battre leurs cœurs ?

Ah ! cesse de troubler nos fêtes patronales !
D'un plus noble avenir nos brillantes annales
Offrent des gages glorieux.
Silence !... un chant plus doux module à notre oreille
Les refrains endormis que ce beau jour réveille.
Écoutons la voix des aïeux !

IV

« Quand au sommet d'un mont stérile,
« Le royal habitant des airs,
« Loin des sentiers de l'univers
« A su se choisir un asile,
« Ce n'est pas que des aquilons

« Le cortège ait pour lui des charmes ;
« Mais il ressent moins d'alarmes
« Pour l'avenir de ses aiglons.

« Tel, de l'heureuse Normandie
« Quittant la rive en soupirant,
« Aux bords lointains du Saint-Laurent
« Champlain fonde une autre patrie.
« Ce n'est pas l'exil de la cour
« Qui le pousse vers cette plage ;
« Non, son cœur y voit l'héritage
« Des Français qui viendront un jour !

« Ainsi commença l'épopée
« Qu'au prix de son sang généreux
« La France grava dans ces lieux
« Avec la hache, avec l'épée ;
« Ce fut une œuvre de géant !
« Qui nous rendra nos jours de gloire ?
« Pourquoi faut-il que la victoire
« Nous ait trahis au dernier chant !

« D'Israël le bras tutélaire
« Succombe aux coups de Dalila ;
« Montcalm que, seul, Wolfe égala,
« Cède à la fortune arbitraire !
« Mourons ! pour la dernière fois
« Sur nos drapeaux a lui l'aurore.
« Vivons ! si Dieu nous laisse encore
« L'honneur, notre langue et nos lois !

« Dépôt sacré, pour ta défense,
« Nos fils, quand nous ne serons plus,
« S'armeront de mâles vertus,
« Seuls dons que nous laisse la France !
« Mais si par le sort envieux

« Leur âme, aux faux dieux asservie,
« Sur leurs autels te sacrifie,
« Viens, viens nous retrouver aux cieux ! »

Vos vœux s'accompliront : dormez, ombres chéries,
Dormez ; nous le jurons par l'immortel Cartier !
Ce dépôt illustré par vos mains aguerries,
Gardé par notre amour depuis un siècle entier,
Cet auguste héritage, aujourd'hui que nous sommes,
Éprouvés par la lutte, un demi-million d'hommes,
    Qui songe à le sacrifier ?

Le trahir ? nous ! comment ? par peur ? comme le lâche
Tout couvert de mépris justement prodigué !
Comme le serf obscur qui, courbé sur sa tâche,
Se plie au joug honteux de père en fils légué !
Par un sordide espoir ? comme le mercenaire
Qui livrerait son Dieu pour un hideux salaire !...
    Mais nous étions à Châteauguay !

Nous n'étions que trois cents à notre Thermopyle :
Pour défendre nos droits, nous serions trois cent mille
    Invoquant la foi des traités ;
Et votre sang soudain, s'allumant dans nos veines,
Déroberait encore au Parques inhumaines
    Nos immuables libertés !

Tels, des nochers rivaux que la discorde anime,
Unissent leurs efforts pour soustraire à l'abîme
    Les débris de leur seul vaisseau :
Les torts sont oubliés, le péril les efface ;
De leurs divisions s'évanouit la trace,
    Comme celle des vents sur l'eau.

V

Ainsi puisse Albion sur l'océan du monde,
Bénissant un accord si fécond en bienfaits,
Aux splendides couleurs de la reine de l'onde
Allier pour toujours le pavillons français ;
Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,
L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,
    Croître unis et fleurir en paix !

La chapelle de Tadoussac

I

Salut, ô nuit d'été ! rumeurs harmonieuses
Qui montez de la grève aux collines poudreuses
    Qu'un jour Cartier foula !
Salut, humble clocher de l'antique chapelle
Qui domine les flots et dont la voix rappelle
    Les fils de Loyola !

Dis-moi, tandis qu'épris des soupirs de la brise,
De la vague qui pleure et se roule et se brise
    Au pied de ces talus,
Je crois ouïr au loin comme une âme qui prie
Et, montant vers le ciel, parle à ma rêverie
    Des jours qui ne sont plus ;

Dis-moi, que cherchaient-ils ces bons missionnaires
Dont les marins ont béni tes lambris séculaires ?
    L'or ou la volupté ?
Au siècle où nous vivons ces dons plaisent aux hommes ;
À nous le temps suffit, aveugles que nous sommes !
    Eux ont l'éternité !

II

« Longtemps, pareil au lynx à l'œil faux et perfide,
« Le mal, à notre insu, nous imposa ses lois ;
« Prions ! prions, enfants des bois !
« Prions ! laissons le mal aux cruels Iroquois :
« Le soleil des chrétiens nous éclaire et nous guide !

« Il donne leur arôme aux fleurs,
« Il enseigne au castor à bâtir ses cabanes ;
« Sa parole a séché nos pleurs,
« Sa main verse la paix autour de nos savanes.

« Plus suave qu'un soir d'été,
« À ses festins d'amour notre Dieu nous appelle.
« Pour nous, de nos maux attristé,
« Il vient chaque matin visiter sa chapelle !

« Oh ! Dieu, c'est toi qui nous soutiens
« Au fond de nos forêts, dans nos chasses lointaines ;
« Qui fais tomber dans nos liens
« Et les oiseaux de l'air et le gibier des plaines.

« Toi seul, tu calmes la douleur,
« Quand la dent de la faim ronge notre poitrine !
« Souffrir ! c'est encor le bonheur !
« N'es-tu pas mort pour nous, là-bas, sur la colline ?

« Tes prêtres nous ont enseigné
« À craindre des méchants la présence funeste ;
« Mais pour eux ton cœur a saigné :
« Pour nous tous, ô Jésus, que ton pardon nous reste.

« Pareils à la taupe sans yeux,
« Ils errent dans la nuit au fond de leur ornière :
« Par pitié, fais briller pour eux

« Le plus petit rayon de ta grande lumière !

« Dieu, descends sur nos coteaux !
« Viens dans ta magnificence !
« Pour t'adorer en silence,
« Les tribus, dans leurs bateaux,
« Ont franchi l'espace immense :
« Dieu, descends sur nos côteaux ! »

Plus doux que la chanson des lointaines cascades,
Qui grandit, murmure et s'enfuit,
Résonnaient les accents des naïves peuplades,
Montant sur l'aile de la nuit...
Ils s'élevaient encor : la mer impétueuse,
Aplanissant son large dos,
Vint mêler sur la plage à leur note pieuse
Le chant moins grave de ses flots...

III

Ces jours sont déjà loin dans la brume des âges
Où chantaient et priaient les peuplades sauvages
Dans l'anse au sable d'or !...
Leur trace a disparu dès longtemps de ces rives ;
Mais on ouït, le soir, leurs voix lentes, plaintives,
Qui s'éveillent encor.

Elles semblent pleurer le destin de leur race
Qui recule sans bruit, s'amoindrit et s'efface
Pour nous céder le pas,
Semblable à ses forêts, naguère si voisines,
Dont le feu dévorant a rongé les racines,
Qui ne renaîtront pas.

Phare du voyageur, seule au bord de la dune,
Leur chapelle a bravé la ruine commune

Et triomphe du temps !
Comme pour annoncer que l'église de Pierre
Jusques au dernier jour bénira de la terre
Les derniers habitants !

Espérez

Vers composés pour le 1er janvier 1859

Lorsque l'ardente canicule
A brûlé l'épi du côteau ;
Que la modeste renoncule
Demande au ciel sa goutte d'eau ;
Que l'agneau se plaint à sa mère
De la subsistance éphémère
Enlevée à son sein tari :
Déjà s'annonce la disette,
Et le laboureur s'inquiète
Du sort de son enfant chéri.

Soudain, sur la plaine éthérée,
Un blanc nuage va surgir,
Tel que la colombe sacrée
Qu'un jour Noé vit accourir ;
Il vient, sur l'azur se dessine,
Il vole, grandit et domine
Les prés, les monts et les forêts ;
Bientôt, de ses prismes limpides,
Dispersant les cristaux liquides,
Il sauve le don des guérets.

Ainsi mille épreuves cruelles
Ont banni la paix de nos cœurs,
Et nos rives en vain si belles
Ont retenti de nos douleurs ;

Ainsi de l'an nouveau l'aurore
Qui d'un rayon plus gai colore
Nos campagnes et nos cités,
De l'urne de la Providence
Pour tous fait jaillir l'Espérance,
Source de nos félicités.

C'est elle, par son doux murmure,
Qui berce le petit enfant,
Et de la plus riche parure
Orne la vierge au front riant ;
Qui de fleurs parsème la terre
Où, vieillard pauvre et solitaire,
Tu viendras chercher le sommeil ;
Qui d'heureux songes t'environne,
Et te prépare une couronne,
Pour te l'offrir à ton réveil.

De sa souveraine influence
Déjà nous goûtons la douceur,
Et déjà sa munificence
À chacun promet le bonheur :
Plus de plaintes, plus de martyre,
De crimes, d'erreurs, de délire...
Du mal l'empire est abattu ;
Et dans le domaine des mondes,
L'essaim des puissances immondes
Cède le pas à la vertu.

Le seul amour de la patrie
Au tribun donne le pouvoir,
Et la cupidité flétrie
S'exile à l'aspect du devoir.
L'état, devenu plus prospère,
Au droit, au mérite confère
L'appui de ses soins paternels ;

Et de la liberté qu'on venge,
La nation, nouvel archange,
Protège et bénit les autels.

Enfin, l'aimable confiance
Se rit des noires trahisons,
Et l'hydre de l'intolérance
S'épuise à souffler ses poisons ;
Enfin, la discorde inhumaine,
S'effaçant comme une ombre vaine,
Mendie un asile aux enfers ;
Et la charité triomphante
Prodigue les biens qu'elle enfante
Pour le salut de l'univers.

Cessez vos pleurs, femmes chrétiennes,
Le Seigneur est ressuscité,
Et les divinités païennes
Croulent devant sa majesté.
Ministres de sa prévoyance,
D'accord, l'Angleterre et la France
Ont vaincu Baal qui s'enfuit :
Tels, franchissant la plaine humide,
Les traits de feu que sa main guide,
Percent les voiles de la nuit.

Rions, chantons comme nos pères :
L'espoir adoucit l'avenir ;
Des jours de deuil, coupes amères,
Comme eux brisons le souvenir.
Mais, pour éprouver nos courages,
Quand fondront de nouveaux orages
Sur nous Français des Canadas,
Aux abords mêmes de l'abîme,
Que ce cri français nous ranime :
« La garde meurt, ne se rend pas ! »

Pendant la suprême bataille,
Montcalm a foi dans ses lauriers,
Et, sous les coups de la mitraille,
Soutient l'ardeur de ses guerriers.
En vain sa fortune succombe,
Voyant se refermer la tombe
Sur son rival, noble vainqueur,
Le héros, tourné vers la France,
Livre son âme à l'espérance,
Son dernier soupir à l'honneur.

Épître

À mademoiselle Anna***

Cédant à l'aimable prière
D'un ami, le vôtre et le mien,
Ma muse badine et légère,
Comme à la reine de Cythère
Dont on aime le doux lien,
Vous offre les sons de sa lyre.
Mais que dis-je ? ce beau délire,
Ce n'est pas la voix de l'ami,
C'est le dieu d'amour qui l'inspire ;
Cru mort, il n'était qu'endormi.
Je ne sais si c'est un mensonge,
Toujours est-il qu'à son réveil,
L'espiègle m'a conté ce songe
Qui l'a charmé dans son sommeil.
« Sur un lit de fleurs et de mousse
« Je reposais, » dit-il, « un soir
« Je cru entendre une voix douce
« M'appeler, et je vis s'asseoir
« À mes côtés une Sylphide

« Au front si pur ! à l'air candide,
« Au teint de lis, au grand œil noir,
« L'ébène de sa chevelure
« En bandeaux formait sa coiffure,
« Et lorsqu'un sourire enchanteur
« Entrouvrit ses lèvres divines,
« Un double rang de perles fines,
« Me fit tressaillir de bonheur !
« Son cou d'ivoire, sa main blanche,
« Son pied mignon, sa mine franche,
« Sa taille aux contours arrondis,
« Sa grâce à la fois vive et tendre,
« Son geste que nul ne peut rendre
« Frappèrent mes regards surpris.
« Le succès me riant d'avance,
« Dans mon ivresse je m'élance...
« Je veux lui ravir un baiser...
« Mais déjà la belle inhumaine
« Sans se soucier de ma peine,
« S'enfuit comme un songe léger. »
Il dit, en séchant quelques larmes,
Le coquin brandissant ses armes,
Vers les nuages s'éleva...
« Arrête, » lui dis-je, « et révèle
« Au moins le nom de cette belle »...
« Son nom, » cria-t-il, « c'est Anna ! »
Depuis ce moment, je supplie
Tous les devins des alentours
De m'expliquer cette folie
Du dieu qui préside aux amours,
Et bannit la mélancolie.
Suivant eux, cette fiction
Peint parmi nous votre passage,
Si court, qu'il suggère l'image
D'une charmante illusion.

Lucette

Comme au bain Suzanne la Juive,
Lucette, la perle des champs,
Au cristal d'une source vive
Mirait ses deux petits pieds blancs
Dont la belle était un peu vaine,
Ce que l'on pardonne sans peine
À toute fille de quinze ans.
Tandis que dans l'onde elle admire
L'essaim de ses jeunes attraits,
En ces termes sa voix soupire
Et ses désirs et ses regrets.
« – Au lieu de passer ma jeunesse
« Dans la gêne et l'obscurité,
« Si j'allais vivre à la cité,
« Et le bonheur et la richesse
« Seraient le prix de ma beauté.
« Si le sort me faisait duchesse !...
« Oh ! comble de félicité ! » –
Un bon vieillard qui d'aventure
De la source suivait le cours,
À notre duchesse future
En souriant tint ce discours :
« – Voyez-vous là-bas ce nuage
« Qui vole sur l'aile du vent,
« De vos beaux rêves c'est l'image ;
« Fuyez l'empire décevant
« De leur trop dangereux mirage...
« – Que Dieu vous garde, mon enfant !
« Non, ce n'est pas au sein des villes,
« Ivres de passions futiles,
« Qu'il vous faut chercher le bonheur ;
« Mais il sourit à l'âme pure
« Dans le calme de la nature,

« Ce grand œuvre du Créateur ;...
« Dans le cri de l'oiseau timide,
« Caché sous le feuillage humide,
« Gazouillant son refrain d'amour ;...
« Dans le murmure de Zéphire,
« Qui résonne comme une lyre
« À l'heure où s'annonce le jour.
« – C'est de la cloche du village
« L'appel doux et mystérieux
« Que la brise apporte au rivage,
« Et qui remonte vers les cieux ! » –
« – Vieillard », dit Lucette en colère,
« De vos avis je n'ai que faire...
« Passez, passez votre chemin.
« Vos plaisirs sont ceux d'un ermite ;
« À d'autres plus gais tout m'invite...
« Je n'entends pas votre latin. »

Jeune fille aux lèvres de rose,
Compagne des jeux et des ris,
Pourquoi faut-il qu'un sage avis
Pour vous souvent soit lettre close ?

Chanson

À la plus belle

Air : Enfants, c'est moi qui suis Lisette

I

Adieu Grenade l'Andalouse,
Ses orangers, son Alhambra !
Adieu Paris que l'univers jalouse,
Rome que l'art, après Dieu, consacra !

Lieux enchantés, où dans ma rêverie
J'aime à cueillir un bonheur idéal,
J'en crois mon cœur : plus belle est ma patrie...
Vive Québec, et vive Montréal ! *bis.*

Laquelle préférer ?
Le choix n'est pas facile,
Car l'une et l'autre ville
Nous devons admirer...
Entre elles la Sibylle
N'eut osé prononcer ;
Et pour en décider, *bis.*
Il faudrait consulter
Le sort, seul juge habile !

II

Ainsi que la blonde et la brune,
Ces sœurs brillent d'appas divers ;
Si la nature a su couronner l'une,
L'autre au succès doit ses dons les plus chers.
Noble Pallas, sur son front redoutable,
L'une a fixé des lauriers immortels ;
Fière Junon, sous la feuille d'érable
L'autre au progrès élève des autels, *bis.*
Laquelle, etc.

III

L'astre qui décore le monde
Les pare du même rayon,
Et chaque jour les berçant de son onde,
Le fleuve roi leur parle d'union.

Pourquoi faut-il que leur âme rebelle
À ses accents ne cède rien encor ?
Il est trop tard : la discorde cruelle
À leur concours offre la pomme d'or ! *bis.*
Laquelle, etc.

IV

En vain par le plus doux sourire
Vous croyez captiver Pâris...
Il vous délaisse, et vous perdez l'empire ;
C'est Ottawa qui s'empare du prix !
Consolez-vous de votre déchéance :
D'autres bergers du choix sont mécontents...
Faites la paix, et gardez l'espérance :
Dans mon pays, on dira bien longtemps, *bis.*
Laquelle, etc.

Montcalm

Les semaines, les mois se passent,
Le canon tonne, mais en vain !
Devant la ville de Champlain
Wolfe gémit, ses vœux se lassent ;
Et déjà sur sa flotte on brûle de partir
Sans de Montmorency laver le souvenir.

Ses bataillons, torrents de lave,
Seront dignes de son grand cœur,
Mais enfin, pour être vainqueur
Il ne suffit pas d'être brave...

À la gauche broyés, pourront-ils sous nos yeux
Au centre, à notre droite escalader les cieux !

Horreur ! l'ennemi dans sa rage
Dévaste les champs, les hameaux,
Et les flammes au bord des eaux
Partout signalent son passage...
De ruines s'emplit l'héroïque cité :
Qu'importe ! à nous la gloire, à nous la liberté !

Mais que fait donc la noble France ?
Sans doute elle arme l'océan...
Non, pour l'honneur du drapeau blanc,
À la cour de Louis on danse !
Juste ciel, qui permets ce cruel abandon,
Grâce, grâce pour nous, pour la France, pardon !

Ah ! si trop longtemps elle oublie
Son sang, son glorieux dépôt,
Aux fleurs-de-lis l'Anglais bientôt
Arrachera notre patrie...
Aux armes ! jeunes gens, vieillards et laboureurs :
Montcalm commande encor : vous aurez des vengeurs !

La victoire à sa voix soumise
À Carillon subit ses lois...
Oswégo, mille autres exploits
Ont fait rayonner sa devise !
Un contre cinq, sans fer, sans secours et sans pain.
Comme hier, Dieu le veut ! nous les battrons demain !

Dieu ne le voulut pas... Un soir qu'avec mystère
Le héros prolongeait sa ronde solitaire
Vers un poste éloigné sur la marge des flots,
On dit qu'une ombre immense intercepta sa vue,
Et qu'une voix profonde, ineffable, inconnue,

Au milieu des éclairs laissa tomber ces mots :

« Soldat, digne héritier des preux de Charlemagne,
Comme au sage Moïse, au bord de la montagne,
Je veux te révéler mes décrets éternels...
Pour la première fois, fils aîné de la gloire,
Ma justice à ton bras refuse la victoire,
En couronnant ton front de lauriers immortels. »

« Le peuple de Clovis que j'armai de mon glaive,
Étoile du matin, phare que sur la grève
Je plaçai pour guider, sauver les nations :
Nouvel ange déchu, le blasphème à la bouche,
Foule aux pieds mes autels dans son orgueil farouche :
À ses yeux, mes bienfaits ne sont qu'illusions ! »

« Tel qu'un arbre géant jetant au loin son ombre,
Fidèle, il eut régné sur des peuples sans nombre :
J'aimais à voir en lui le roi de l'univers :
Parjure, dépouillant ses branches encor saines,
Dans l'empire du mal, qu'il vive sans domaines
Comme un tronc foudroyé sur les sables déserts ! »

« Plus tard, toujours rebelle à la voix qui l'inspire,
Quand il aura franchi dans son affreux délire
Les bornes que j'impose à son iniquité,
Je veux qu'en sa fureur déchirant ses entrailles,
Par l'exemple effrayant de tant de funérailles
Il instruise à jamais le monde épouvanté ! »

« Puis arrêtant ses pas au penchant de l'abîme,
Quand il aura compris sa mission sublime,
Épuré, pour toujours au creuset des douleurs,
Un jour il bénira son épreuve cruelle,
Et de félicités sa part sera si belle,
Que les rois envîront jusques à ses malheurs ! »

« Et tant qu'il soutiendra sa lutte colossale,
Sous un sceptre étranger, à ce sceptre fatale,
Cette terre bénie, asile de la foi,
Héritant des vertus de la première France,
Conservera toujours dans la paix, l'innocence,
Le vrai, le seul bonheur : le culte de ma loi. »

« Mais toi, dont la sagesse honore ta patrie,
Qui vois, sans murmurer, dans ton âme flétrie,
De tes vastes projets l'édifice croulant,
Qui pleures les destins de la France, ta mère,
Je te laisse à choisir dans ta tristesse amère,
De longs jours fortunés ou la mort de Roland. »

Pendant longtemps Montcalm, incliné sur la plage,
Prête une oreille avide au mystique langage
Dont le sublime accent le glace et le poursuit,
Mais il n'entend plus rien que le vol de la nuit :
Le sourd bruissement des ondes sur la rive,
Du rossignol aimé la roulade plaintive,
Du nocturne grillon le babil argentin,
Et d'une sentinelle un cri vague et lointain.

Le ciel est doux et pur ; l'astre aux regards timides
Se levant radieux du sein des Laurentides,
De ses rayons brisés fait miroiter les eaux,
Et d'ombre et de reflets parsème les berceaux.
Pareille à Jeanne d'Arc sur le bûcher funèbre,
Consumée à demi sur son rocher célèbre,
La ville étincelant sous ses blancs corselets,
À l'horizon, là-bas, menace encor l'Anglais...

Mais lui, dans l'amertume où son âme se plonge,
Comme à peine éveillé du plus horrible songe,
Il compte avec effroi les pas de l'avenir,
Et voudrait de la nuit la course retenir...

Tout-à-coup, des rameurs sur la rade prochaine
Entonnent le doux chant de « la claire fontaine, »
Dont l'écho qui s'éteint lentement par degré
Répète au loin les mots : « jamais ne t'oublierai ; »
Et ces sons répondant à son âme attendrie
Comme un dernier adieu de sa belle patrie :

« Vous dont la majesté faisait trembler Sion !
« Ô Dieu ! » s'écria-t-il, « béni soit votre nom !
« Mais si pour apaiser enfin votre justice,
« Il faut sur vos autels un nouveau sacrifice,
« Ah ! pour venger la foi, s'il vous faut un martyr,
« Épargnez mon pays, et faites-moi mourir ! »

« Rien ne répond : tout dort !... Ah ! ma raison s'égare,
« Sur mes sens en délire un fantôme bizarre
« Qu'enfantent les soucis, les veilles, les travaux,
« Plane comme la mort aux abords des tombeaux !
« Ils ne sont plus ces jours, où, déposant ses voiles,
« Mer d'azur que d'un souffle il a brodé d'étoiles,
« L'esprit daigna s'asseoir au foyer des humains,
« Et soumettre ses lois à l'œuvre de ses mains !
« Que lui fait ce point noir qui roule dans le vide ?
« Chaos où le hasard, où le malheur préside !

« Mais que dis-je ? Insensé ! le doute ténébreux
« Que l'enfer a vomi pour insulter aux cieux,
« Nouveau-né de l'orgueil, et fléau de ma race,
« Jusqu'au fond de mon cœur, a-t-il déjà pris place ?
« Non, non, qu'il soit maudit ! Que la France à genoux
« Du maître universel désarme le courroux !
« Mais si, pour effacer sa faute passagère,
« Il ne suffit plus d'une ardente prière,
« Et s'il ne faut, mon Dieu ! que le sang d'un martyr,
« Épargnez ma patrie, et faites-moi mourir ! »

« Hélas ! il n'est plus temps ! l'heure fuit, l'heure avance,
« Et le Dieu des combats fait pencher sa balance...
« J'adore ses décrets : plus de vœux superflus !
« Je te perds, France, adieu ! je ne te verrai plus !
« Je ne survivrai pas à ta gloire ravie :
« Dans ton sein déchiré que m'importe la vie !
« Gémis sur tes destins, ne pleure pas mon sort :
« Pour anoblir ta chute il te fallait ma mort ! »

« Et vous, Canadiens, race héroïque et fière,
« De la foi des croisés, de leur sang héritière,
« Qui toujours noblement avez suivi mes pas,
« À l'appel de l'honneur défiant le trépas ;
« Vous qui sachant braver votre longue souffrance,
« Dans nos jours de malheur ne plaignez que la France ;
« Germe qu'en ce beau sol Dieu lui-même a planté
« Pour t'y faire fleurir, sainte fidélité !
« Vous dont le sort futur m'inspira tant d'alarmes !
« Qui prodigue de sang, ne gardez que vos larmes !
« Je vous lègue mon cœur ! amis, peuple martyr,
« Vous que j'ai tant aimés, adieu ! je vais mourir ! »

L'oracle s'accomplit : le héros tint parole.
Depuis un siècle il dort sous l'auguste coupole,
Dans le lit que la gloire avait creusé pour lui !
Et sur ces bords fameux qu'illustra son courage,
Tel qu'un flocon de neige, emporté par l'orage,
    Son drapeau s'est évanoui.

Vous que Dieu nous ravit, nobles couleurs, grande ombre !
Évoquant à regret les maux du passé sombre,
Ces chants n'ont pas pour but d'accuser ses rigueurs ;
Mais comme d'un ami dont on pleure l'absence,
Nous venons sans espoir vous parler de la France
    Toujours, toujours chère à nos cœurs !

L'esprit fort dans ces sons ne verra que chimères :
Plus simples, mais plus grands, ces paysans, nos pères,
Ne savaient que mourir pour leur roi, leurs autels !
Et leurs fils cèderont, comme eux, dans cette histoire,
Non pas à leurs rivaux, mais à Dieu la victoire !
À Dieu qui nous fît tous mortels !

Une aventure : souvenirs de voyage

Poème badin,
à mon ami Olivier de B* à Paris.**

I

Connaissez-vous Québec, la ville américaine
Qui domine les flots du vaste Saint-Laurent ?
Plus fière sur son roc que Tunis l'Africaine,
Plus grave en son aspect qu'un vieux chevalier Franc !
J'y passai plus d'un mois quand j'étais en voyage...
« Un mois ! » – me direz-vous, – « un seul jour eut suffi » !
Pourquoi ce long séjour dans un pays sauvage ?
Pourquoi ? De deviner je vous mets au défi.

II

Vous avez su pourtant que j'ai l'âme sensible ;
Que souvent j'ai pris feu pour des yeux bleus ou noirs,
Que mon cœur dès longtemps est percé comme un crible
Par mille traits aimés reçus dans les boudoirs !
Donc j'étais en amour ; – depuis je me réforme ! –
Un jour elle passait dans un lieu fréquenté
Par tous les élégants, dénommé : plate-forme...
Il m'en souvient trop bien ! C'était un jour d'été.

III

Il faisait chaud, chaud, chaud et, tout en mousseline,
Ma sylphide aspirait les délices de l'air...
Un léger brodequin de sa jambe si fine
Indiquait le contour. Plus brillants que l'éclair,
Ses yeux étincelaient enchassés dans des roses
Aux tons vifs empruntés à l'éclat du soleil :
Il me semblait à moi qu'elle affectait des poses,
Des poses qui cadraient avec son teint vermeil !

IV

Vous savez qu'à Paris, une jeune donzelle
Sur la place publique errant sans protecteurs,
N'est pas pour les galants comme une citadelle
Défiant l'ennemi du sommet des hauteurs.
On l'aborde en riant jamais quoiqu'il advienne
Elle ne fuit au loin l'amant audacieux...
Or, joyeux, m'inclinant vers la Canadienne,
Je lance un doux regard au fond de ses deux yeux.

V

Ils étaient bleus, ma foi, la couleur que j'adore...
Plus clairs que le cristal, profonds comme l'azur !
Je lui dis : « belle enfant, je m'appelle Isidore :
« Si tu voulais m'aimer, je t'aimerais pour sûr !
« Je suis Français, je viens du pays de tes pères.
« Je crois que je suis né dans les murs d'Alençon » !
Mais elle, se dressant comme font les vipères,
Me dit tout bas un mot, un seul mot : – « polisson » ! –

VI

Elle avait disparu... j'étais cloué sur place,

Transi par les regards des passants, des badauds ;
Mon cœur ardent naguère était devenu glace ;
Il s'écoulait en sueur... j'avais tourné le dos ;
La rage m'étouffait, lorsque j'entendis rire
De ce rire malin qui vous fouette le sang :
Un homme avait tout vu ! j'étais dans le délire !
Cet homme était assis tout auprès sur un banc.

VII

Je l'aurais étranglé, mais je n'osais le faire !
C'était un beau vieillard de soixante-quinze ans ;
Grave comme un *goddam,* mais pourtant débonnaire,
Poli comme l'étaient nos anciens courtisans...
Sa main serra ma main dans une longue étreinte,
Son œil doux dissipa ma honte et mon courroux ;
Comme de vieux amis sans gêne et sans contrainte
Nous causâmes longtemps : le vieux était absous !

VIII

« À parler franc et net mon âge m'autorise, »
Me dit le vieux Lafleur – il s'appelait ainsi –
« Vous venez, mon enfant, de faire une bêtise
« Dont vous prenez, je crois, un peu trop de souci.
« Sachez que parmi nous sans péril, sans duègne,
« Une jeune beauté promène ses appas
« Ne soupçonnant jamais qu'un passant la contraigne
« À rentrer au logis par crainte d'un faux pas. »

IX

« Ici, la liberté se pose en souveraine,
« L'innocence ingénue affronte les hasards.
« Et la coquetterie établit son domaine

« Sans laisser deviner jusqu'où vont ses écarts ;
« Mais toute jeune fille est diablement pratique,
« Et sans cesse à l'affût de quelque bon parti,
« Se souciant fort peu des lois de la logique,
« Elle n'exige pas qu'il lui soit assorti. »

X

« Jouant avec le feu, Daphné sera coquette
« Pour attirer à soi l'essaim des soupirants,
« Et dès le lendemain, en devenant muette,
« Elle attise l'ardeur de tous les aspirants...
« Dévote à sa façon, mais fort peu rigoureuse,
« Abîme dont nul œil ne pénètre le fond,
« De l'amour d'un beau brun vous la voyez heureuse
« Tandis qu'en ce moment elle n'aime qu'un blond ! »

XI

« Elle allume, elle éteint tour-à-tour bien des flammes
« Pour constater ainsi ses glorieux succès,
« Combinant froidement la conquête des âmes,
« Et calculant ses coups comme un joueur d'échecs :
« Tel le fier Iroquois aux sauvages allures,
« Dont notre Canada garde le souvenir,
« Des ennemis vaincus comptait les chevelures
« Dont ses enfants, un jour, devaient s'enorgueillir. »

XII

– « Peste ! » – me direz-vous – « son cœur est donc de marbre !
« Mais en songe, du moins, n'a-t-il jamais mordu
« Au fruit délicieux, produit de certain arbre
« Bien connu sous le nom d'arbre au fruit défendu ? »
« – Chut ! d'un sexe charmant le respect seul m'inspire...

« Interrogez plutôt son ange-gardien...
« Si j'en savais plus long, je n'oserais le dire :
« Pour couper au plus court, je dis : je n'en sais rien. »

XIII

« Ce que je sais vraiment c'est que tout son manège
« A pour but d'éblouir quelque bon gros gibier
« Qui tout naïvement en tombant dans le piège,
« S'éveillera surpris comme dans un guêpier...
« S'il veut se dégager elle crie au scandale !
« S'il résiste toujours – cela se voit souvent –
« Elle annonce son vœu de se faire vestale ;
« Mais se gardera bien d'approcher du couvent. »

XIV

« Si Paul rompt ses liens, elle reprendra Pierre,
« Car elle met toujours deux cordes à son arc...
« Si Pierre prend la fuite elle en rit en arrière :
« Il lui reste toujours du gibier dans le parc !
« Adolescents naïfs qui côtoyez la rive,
« Comme Ulysse jadis fermez l'oreille aux chants
« Dont la jeune Syrêne, à séduire attentive,
« Fait retentir au loin les motifs si touchants ! »

XV

« Oh, fuyez, vous surtout dont la bourse replète
« Fait naître en son esprit des rêves luxueux...
« En vain vous retranchant dans la stricte étiquette,
« Vous sauriez éviter un rôle affectueux !...
« Si vous prêtez le flanc, qu'un seul mot vous échappe
« Qui ressemble de loin aux amoureux propos,
« Un étourneau de plus est tombé dans la trappe :

« Épousez, épousez sans quoi plus de repos ! »

XVI

« Ce récit, mon ami, doit vous paraître étrange !
« Ce qui l'est encor plus c'est qu'un pareil démon
« Dans la barque d'Hymen sera doux comme un ange,
« Pourvu, bien entendu, qu'il tienne le timon !
« Mais, badinage à part, en devenant Madame,
« Elle renonce à tout si ce n'est au mari...
« Heureux, trois fois heureux qui tient pareille femme !
« Son cœur est satisfait, son honneur à l'abri ! »

XVII

« Car sur nos bords heureux où la foi règne encore,
« Où la femme luttant sous l'égide de Dieu,
« Méprise les écarts que le vieux monde adore,
« Sa vertu resplendit : c'est un phare en haut lieu !
« C'est là sa seule dot ; mais elle en vaut bien d'autres :
« Rien ne peut l'entamer... elle dure toujours !
« Comment se fait-il donc que tous nos bons apôtres
« Préfèrent les écus aux fidèles amours ? »

XVIII

« Elle craint avant tout de mourir vieille fille,
« Et, foi de vieux garçon, elle aurait bien moins peur
« De terminer ses jours au fond d'une bastille,
« Ou d'avoir pour époux un versificateur !
« Voilà tout le secret de sa diplomatie :
« Le motif en est bon, j'ose dire excellent !
« Comme le peuple juif elle attend un Messie !
« Par ce trait je termine un sujet si brûlant ! »

XIX

Le bonhomme se tut... son éternel sourire
D'un air toujours railleur enveloppait ses traits :
Poète, il eut choisi pour genre la satyre :
Il me faisait penser à François Rabelais ! –
– « Bravo ! mon vieux Mentor, je vous comprends, » lui dis-je,
« Mais de grâce un seul mot, si vous le voulez bien :
« Parlez-moi donc un peu de ce petit prodige
« Qui vient de me traiter, ventrebleu ! comme un chien ! »

XX

« C'est le premier affront que jamais une femme
« Ait osé me lancer même en quartier latin ;
« Mais je vous le promets, je jure sur mon âme
« Que je triompherai de ce gentil lutin !
« Pour vous dire le vrai, sachez donc que je l'aime !
« Quand j'attendrais dix ans, je veux l'apprivoiser,
« Et je saurai, parbleu ! résoudre le problème
« Dussé-je s'il le faut, dussé-je l'épouser ! »

XXI

– « C'est parler rondement » répliqua le bonhomme
En clignant du seul œil qui parût encor bon...
« J'admire votre ardeur, chez Monsieur, mais en somme
« Il pourrait arriver que vous fissiez faux-bond...
« Avant de conquérir cette jeune héritière
« Dont bien des prétendants se disputent la main,
« Vous aurez à lutter contre la ville entière !
« Veuillez, veuillez m'en croire, ami, partez demain ! »

XXII

« L'épouser ! Savez-vous qu'ici tel mariage

« N'a lieu sans le concours de plusieurs caballeurs ?
« Qu'il faut, pour réussir, ouïr le verbiage
« De tous les désœuvrés et des écornifleurs ?
« C'est une élection : tout le monde s'en mêle...
« Ceux que vous négligez se tournent contre vous !
« Si vous combattez seul, votre chance est bien grêle :
« Autant vaudrait, mon cher, faire ramer des choux ! »

XXIII

Mais il faut que j'abrège ou que j'use ma plume,
Car il parla longtemps le vieux Canadien...
De tout ce qu'il me dit je ferais un volume
Dans un genre connu qui ne conclut à rien.
Bref, pareil au renard de notre Lafontaine,
Qui voit venir les chiens au son pressant du cor,
Je quittai pour toujours la rive américaine
Aux sauvages beautés... et puis je cours encor !

À certaine voyageuse

Qui n'aime à revoir l'hirondelle
Quand le printemps est de retour,
Au même toit toujours fidèle,
Offrir son doux tribut d'amour ?
À son aspect, ton sein, nature,
S'embellit des plus belles fleurs,
À son départ, plus de parure :
Tu gémis et verses des pleurs !

Ainsi, de la rive lointaine,
Perle sans prix de l'Orient,
Lorsqu'en ces lieux Dieu vous ramène,
Tout cœur tressaille en vous voyant.

Pourquoi, gracieuse hirondelle,
Si tôt nous faire vos adieux ?
Allez... puisque Dieu vous appelle
À faire ailleurs d'autres heureux !

À ***
présenté avec un bouquet
le jour de sa fête

Chantons, égayons-nous : ce jour est votre fête,
    Chaînon d'un heureux avenir !
Des fleurs que nous portons couronnez votre tête,
Et donnez un sourire au timide poète
    Si content de vous les offrir !

I

Cette rose aux douces nuances
Est l'image de votre cœur
Objet des vaines espérances
De plus d'un tendre admirateur ;
L'œillet peint vos grâces charmantes
Et vos manières séduisantes
L'héliotrope vos vertus ;
Et la gentille mignonette
Est la plus fidèle interprète
Des sentiments qui vous sont dûs.

Chœur
    Chantons, égayons-nous : ce jour est votre fête

II

Ces fleurs fragiles sont l'emblème
De la rapidité du temps,
Et nous donnent l'avis suprême
De savourer nos jeunes ans.
Soyons heureux : c'est de notre âge !
On peut, sans cesser d'être sage
Se livrer aux jeux, aux amours !
N'attendons pas que la vieillesse
Se riant de notre faiblesse
Les ait exilés pour toujours !

Chœur
Chantons, égayons-nous : ce jour est votre fête

À mademoielle *** le jour de sa fête

Impromptu

Quand tout le monde autour de vous s'empresse
À célébrer vos grâces, vos vertus,
Chère Albina, dans ce jour d'allégresse,
M'est-il permis de vaincre ma paresse
Pour vous offrir un hommage de plus ?

Votre cousin vous apporte un sourire,...
Votre cousine une gentille fleur...
Votre maman sur son sein vous attire ;
Puis votre sœur vous offre de la *tire :*
Que reste-t-il à vous donner ? – du cœur !

Chanson 1849

I

Voyez venir la horde meurtrière,
Voyez venir les bourreaux de trente huit !
Ils ont lancé la torche incendiaire
Contre nos toits, dans l'ombre de la nuit !
Serrons nos rangs ! luttons contre l'orage !
Soyons unis, vaillants comme autrefois !
Courons, courons arracher à l'outrage
Nos saints autels, notre langue et nos lois !

II

Ô liberté qu'insulte leur audace,
C'est en ton nom qu'on veut nous égorger !
Fille du ciel, protège notre race...
Accorde-nous l'honneur de te venger !
Serrons nos rangs ! luttons contre l'orage !
Soyons unis, vaillants comme autrefois !
Courons, courons arracher à l'outrage
Nos saints autels, notre langue et nos lois !

III

Vaincre ou mourir ! fut le grand cri de guerre
Que nos aïeux ont cent fois répété...
Vaincre ou mourir !... au sein de l'Angleterre
Qu'il retentisse... il sera respecté !
Serrons nos rangs ! luttons contre l'orage !
Soyons unis, vaillants comme autrefois !
Courons, courons arracher à l'outrage
Nos saints autels, notre langue et nos lois !

Choix de poèmes,
de Louis-Joseph-Cyprien Fiset,
avocat et auteur (1825-1898),
est paru en 1861.

ISBN : 978-2-89668-980-4
© Vertiges éditeur, 2019
– 0981 –

Lecturiels
www .lecturiels .org